

# Objets de la Grande Guerre

L'expérience traumatisante de la Grande Guerre perpétue son souvenir par des objets dont le sens nous échappe aujourd'hui mais dont la portée émotionnelle reste intacte.

> PAR STÉPHANE AUDOIN-ROUZEAU, DIRECTEUR D'ÉTUDES, EHES

La Grande Guerre fut un monde plein d'objets. Un tel phénomène s'explique par la longueur du conflit, par la stabilité des fronts, à l'abri desquels les sociétés en guerre ont pu mobiliser toutes leurs forces, par la dimension industrielle de la guerre (qui permit de produire en masse et de manière standardisée), enfin par l'investissement des populations dans le conflit, investissement qui déboucha sur une créativité foisonnante exprimant, à travers la multiplication d'objets de toutes sortes, la force du patriotisme collectif et l'hostilité à l'égard de l'ennemi.

Le 11 novembre 1918 ne met pas fin à cette production. Beaucoup d'objets des années de guerre sont alors détournés pour le temps de paix, comme ce casque britannique peint pour être conservé après la fin du conflit ou comme cette pendule commémorative fabriquée à partir de douilles d'obus et ornée de balles. Mais les exigences de l'après-guerre poussent aussi à la création d'objets spécifiques, liés davantage à la catastrophe humaine de la guerre : c'est le cas avec cette prothèse britannique de « gueule cassée » (p. 30) ou avec cette plaque de deuil réalisée par une épouse pour orner la tombe de son mari disparu.

## Casque anglais peint « Péronne ».

Peint probablement par son propriétaire ou par un de ses camarades, il représente la place de la mairie de la petite ville de Péronne, en Picardie, dans la Somme. L'hôtel de ville y est en ruines. Péronne était en effet la principale ville d'arrière-front de l'armée allemande lors de l'offensive anglo-française sur la Somme, entre juin et novembre 1916 ; mais elle ne fut jamais prise au cours de cette offensive, pendant laquelle l'artillerie britannique pilonna la petite cité tenue par les Allemands et la détruisit très largement. Deux ans plus tard, de nouvelles destructions s'ajoutèrent aux précédentes lors de la prise de la ville par les Australiens, au cours de la contre-offensive alliée du début du mois de septembre 1918. Ce casque peint témoigne ainsi sans doute du souvenir d'une victoire locale au sein de la victoire générale, celle des Alliés. La couronne de lauriers peinte sur le pourtour du casque témoigne d'ailleurs de cette victoire : ce casque est celui d'un vainqueur rentré enfin chez lui, et qui se perçoit comme tel.

Mais pourquoi s'attacher à ce point à un simple casque ? Pourquoi le décorer avec un tel soin ? En fait, les casques ont souvent servi de trophées pendant la guerre : ils symbolisent évidemment la tête du combattant et donc, par rapprochement, le combattant lui-même. Ce n'est pas pour rien que les combattants français ont été autorisés à rapporter leur casque chez eux lors de la démobilisation, l'État leur attribuant même une plaque de cuivre à placer sur la visière pour rehausser leur éclat : une plaque portant la couronne de laurier, elle aussi, avec l'inscription « soldat de la Grande Guerre, 1914-1918 ». Les casques ennemis figurent en outre parmi

les pièces principales que les soldats rapportaient du combat et, parfois, faisait parvenir à leur famille. De très anciennes pratiques de chasse filtrent ici au sein de l'univers de la guerre industrielle moderne. Ainsi rapporta-t-on souvent son casque décoré, en témoignage de ses propres combats. Pour attester, peut-être, d'une présence personnelle – magnifiée ici par le travail de l'artiste – dans l'immense expérience collective ?

Pour se récompenser soi-même, en quelque sorte, dans le cadre d'une démobilisation qui laissa aux soldats – même aux soldats vainqueurs – le goût amer d'une reconnaissance insuffisante au regard des sacrifices consentis ?

**Prothèse de « gueule cassée » britannique.** Réalisée en deux parties, elle comporte un globe oculaire relié à une paire de lunettes et un nez artificiel moulé dans une feuille d'aluminium. Le tout est peint pour tenter d'imiter la couleur de la peau et mieux dissimuler la défiguration. La perte du visage est une des pires expériences traumatiques que puisse subir un individu : c'est son identité même qui disparaît avec le visage détruit, et c'est l'interaction avec les autres (entourage familial, professionnel, relations sociales en général) qui se trouve profondément affectée par la défiguration. Un objet comme celui-ci signale donc une des pires souffrances de la guerre : la destruction du visage de milliers d'hommes jeunes, obligés, à la suite de leur blessure, de subir de très longs traitements de chirurgie réparatrice de la face (dont la guerre marqua d'ailleurs le début en tant que spécialité chirurgicale). Les résultats furent généralement très médiocres sur le plan esthétique et fonctionnel. Tous les blessés de ce type durent tenter ●●●

DES OBJETS  
DE GUERRE  
POUR TEMPS  
DE PAIX

## POSTER

Objets de la Grande Guerre. Ci-contre : plaque de deuil émaillée française pour orner la tombe d'un mari disparu  
© Yazid Medmoun/ Historial de Péronne

(p. 28-29)





© YAZID MEDMOUH/HISTORIAL DE PÉRONNE

► **Deux parties d'une prothèse de « gueule cassée ».** Globe oculaire relié à une paire de lunettes et nez artificiel moulé dans une feuille d'aluminium.



## ●●● Une présence personnelle dans une tragique expérience

depuis le front jusque dans le cimetière paroissial, comme la loi française l'autorisait au début des années 1920. La veuve du mort écrit ici une véritable déclaration d'amour, encadrée par les fleurs symboliques du souvenir éternel : les pensées. Le style du texte lui-même est naïf, la syntaxe imparfaite, l'orthographe parfois fautive : l'ensemble n'en est que plus émouvant. L'épouse en deuil adresse son texte « à son époux chéri », mais c'est la guerre qu'elle apostrophe, comme si cette dernière était une rivale qui, par jalousie suggère-t-elle, aurait emporté le mari bien-aimé. À celui-ci, les derniers mots du texte adressent un adieu définitif et une promesse de deuil éternel. Pas de pacifisme pourtant : le texte est aussi patriotique, qui rappelle que c'est « pour venger [sa] patrie » que le soldat a quitté le foyer conjugal. L'importance que revêt la pierre tombale pour cette veuve est rappelée également, signe du rôle qu'avait pour les familles le rapatriement des corps : la présence d'une tombe est indispensable à ce que Sigmund Freud a appelé « le travail de deuil ». Or beaucoup d'endeuillés n'ont pas fait rapatrier les corps depuis les cimetières militaires du front, se privant ainsi de la présence de la sépulture de leurs proches. Beaucoup n'ont même jamais eu de tombe pour se recueillir, en raison de la disparition d'un très grand nombre de corps sur les champs de bataille : 300 000 soldats environ, sur 1 350 000 morts français, comptent ainsi parmi les « disparus ».

Mais ce qui fait l'originalité de cette plaque émaillée est qu'elle rend public le deuil de celle qui a rédigé un tel texte : cette lettre d'amour est destinée à être exposée en plein air, elle est écrite pour être lue par les passants, dans le cimetière où elle a été placée. Toute une intimité amoureuse est ainsi dévoilée avec l'aveu d'une immense souffrance. En effet, et pour la première fois avec une telle force, le deuil est très largement public à l'issue de la Grande Guerre : cette plaque

est, à son échelle, un monument au mort (au singulier) qui vient doubler, en quelque sorte, les monuments aux morts (au pluriel) qui sont édifiés dans tous les villages au cours de la première moitié des années 1920.

**Pendule commémorative française.** Elle a été réalisée grâce à quatre douilles d'obus de 75 mm et d'un grand nombre de balles de fusil Lebel. C'est un objet d'artisanat d'art, réalisé avec des matériaux directement rapportés du front. Avec une sorte d'impudence qui nous choque aujourd'hui, l'artiste s'approprie les instruments de la mort de masse et les détourne de leur sens pour en faire un ensemble décoratif, destiné à prendre place dans un intérieur domestique, sur une cheminée par exemple, ou encore sur un buffet.

Un historien américain, George Mosse, a parlé de « trivialisation » pour évoquer ce processus de détournement et de réappropriation des objets du champ de bataille et, en effet, la vulgarité d'un tel ensemble saute aux yeux. Pourtant, ces objets détournés furent fréquents dans les intérieurs domestiques au cours de l'entre-deux-guerres, et l'on en trouve encore beaucoup aujourd'hui dans des maisons où étaient revenus, en 1919-1920, des combattants de la Grande Guerre. Les douilles d'obus transformées en vases, plus ou moins ouvragés, constituent sans doute à cet égard les objets les plus abondants.

La difficulté reste de comprendre le sens d'un ensemble comme celui-ci. S'agissait-il, à travers sa patiente fabrication, d'apprivoiser le danger mortel que représentaient ou avaient représenté ses différentes composantes ? S'agissait-il de manifester l'aspect désormais inoffensif des obus et des balles ? Voulait-on détourner le sens, en quelque sorte, de tels objets de mort ?

Ainsi, au-delà de son mauvais goût apparent, cet ensemble décoratif constitue peut-être un objet plus complexe qu'il n'y paraît tout d'abord : la pendule, après tout, peut suggérer la mort elle aussi, mais la mort « normale », celle qui vient « à son heure », à la différence de la mort brutale, imprévisible, qui est celle du champ de bataille. Et, dès lors, cette pendule voudrait-elle exorciser l'atroce anomie de la mort au front entre 1914 et 1918, et le poids de son souvenir pour les survivants ?

**EXORCISER  
L'ATROCE  
ANOMIE  
DE LA MORT**

ensuite de se reconstruire entièrement une nouvelle identité.

Les prothèses comme celle-ci étaient censées permettre au blessé de la face d'assumer le regard des autres, une fois sorti de l'univers protecteur de l'hôpital où les « faciaux » étaient regroupés dans les mêmes services et vivaient de manière très solidaire, comme au Val-de-Grâce à Paris : les associations de blessés de la face ont d'ailleurs directement procédé de cette sociabilité d'hôpital. Mais, en réalité, les « gueules cassées » ne portèrent généralement pas ces types de prothèse, qui ajoutaient le ridicule du masque à la laideur du visage détruit. Ils préférèrent assumer ouvertement leur blessure, ou choisirent au contraire de porter un large bandeau destiné à la dissimuler.

Les blessés de la face furent un peu les victimes emblématiques de la Grande Guerre : lors de la signature du traité de Versailles, en 1919, les signataires allemands durent passer devant une délégation française constituée de plusieurs d'entre eux, au visage totalement ravagé. Leur présence constituait ainsi un reproche vivant adressé à l'Allemagne, rendue moralement responsable de la guerre, mais elle était aussi un rappel de l'atrocité des combats et de l'obligation que cette guerre soit bien la « der des der ».

**Plaque de deuil émaillée française.**

Elle était destinée à être accrochée sur la tombe d'un soldat tombé à l'âge de 39 ans dont le corps avait sans doute été rapatrié

2



1

## À MON ÉPOUX CHÉRI

*TERRIBLE GUERRE, toi qui m'a enlevé mon bien-aimé où tu n'as mis à la place plus que des pleurs et n'a pas voulu notre bonheur.*

*Tu m'as fait quitter ma robe d'épouse pour prendre le grand voile de la veuve éplorée. Pourquoi! Étais-tu jalouse de notre bonheur?*

*A trente-huit ans, mon mari bien-aimé, tu as quitté la femme chérie pour venger la Patrie me laissant peu d'espoir et à trente-neuf ans, après un an de souffrances endurées, tu m'as quitté, hélas pour toujours, me laissant le cœur brisé.*

*Maintenant pour me consoler, il ne me reste plus qu'à aller m'agenouiller sur cette pierre glacée.*

*Adieu mon mari chéri  
Je te pleurerai toute ma vie.*

C. AMBERT... PARIS-VEVREY TOULON

# OBJETS DE LA GRANDE GUERRE

TDC N° 877 • LA MÉMOIRE DES GUERRES • 1<sup>er</sup> JUIN 2004

